

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

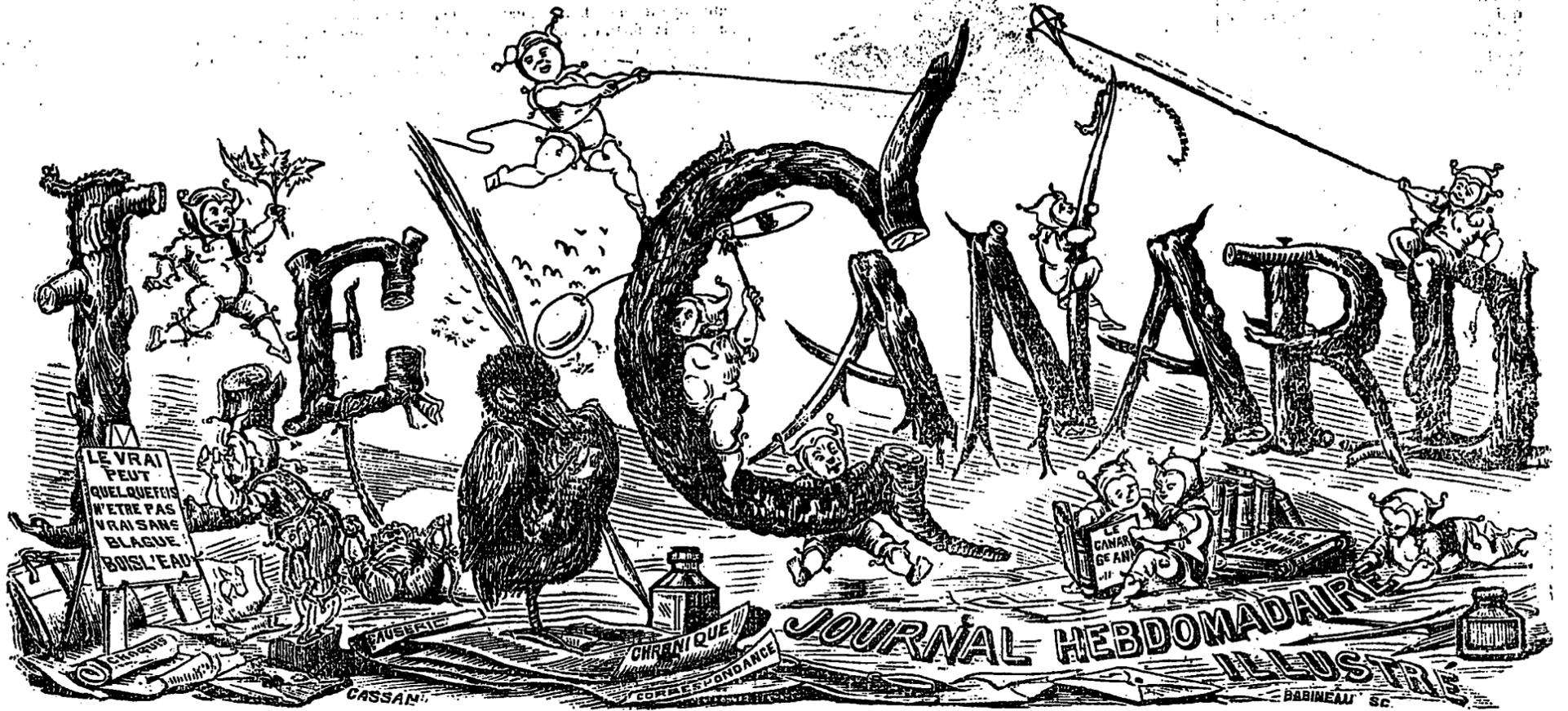
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

QUININE

ET...
FIEVRES...
DES MARAIS

FEUILLETON de **CANARD**

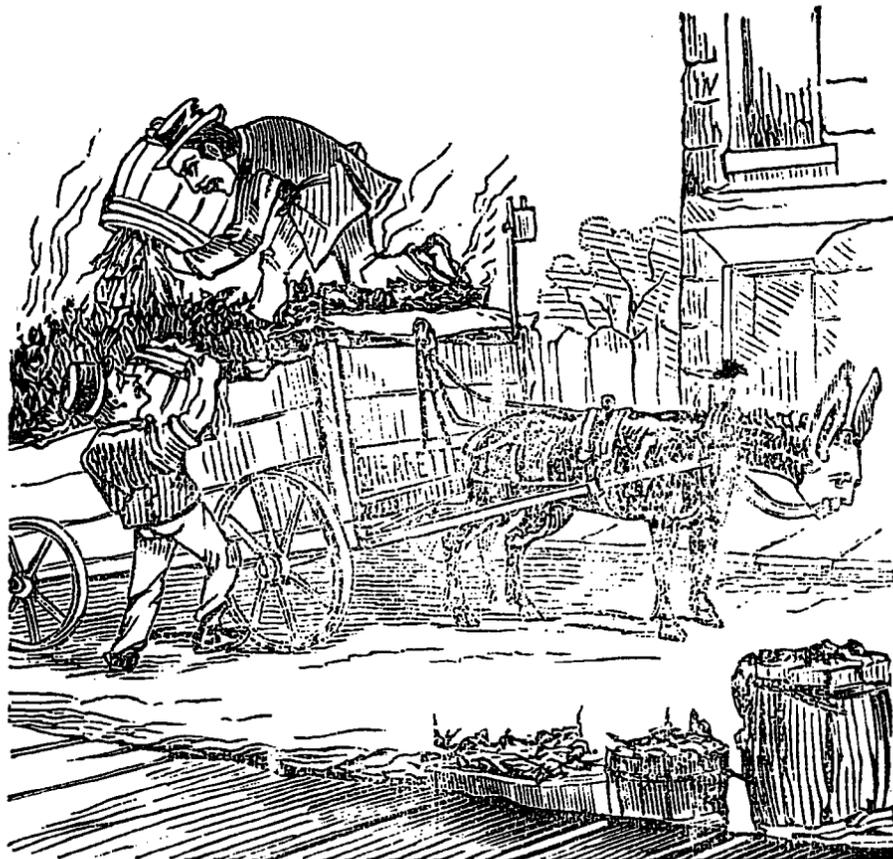
LES TRIOS

DES

CHENIZELLES

(Suite.)

« Vous recevrez cette lettre un peu tard, par un petit accident qui m'est arrivé. Après avoir fait de la musique, j'ai prié M. Trude de m'accompagner au jardin; je suis curieuse, que voulez-vous? Je voudrais connaître la vie tout entière de notre musicien. Je me suis demandé si cet homme froid avait aimé. Peut-être est-ce un amour trompé qui rend sa figure si indifférente; peut-être est-ce un masque pour mieux cacher ses impressions. Je cherchais à amener la conversation sur ce sujet, lorsqu'en passant près d'une lilas j'ai voulu me hausser pour prendre la première branche de lilas de la saison; et tout à coup j'ai poussé un cri: je m'étais foulé le pied, et je serais tombé si M. Trude ne m'avait soutenue. Impossible de marcher! M. Trude a été obligé de rapporter au salon dans ses bras, et c'est moi qui l'en ai prié, car il hésitait fort à me rendre ce service. La douleur passée, j'ai ri de la figure de mon chevalier, qui était très pâle et qui aurait pu passer pour le malade. J'en ai été quitte pour deux jours de repos au lit; mais jamais vous n'avez vu un homme aussi embarrassé que mon maître de musique; il a été pris pendant une heure d'un léger tremblement nerveux, comme si la foudre était tombée à ses pieds. Le lendemain, il est venu me faire lecture. Il lit bien. C'est singulier comme certains hommes semblent prendre plaisir à se rendre désagréables par l'enveloppe. Mais tous les jours je casse un peu la coquille qui recouvre M. Trude, et je découvre mille qualités qu'enfouit comme un avarice son trésor.»



La charrette d'approvisionnement du Monde, tirée par un mulet têt, se dirige vers la salle de rédaction pour y déposer les vertes feuilles de chardon, nécessaires à la nourriture du lendemain.

M. Loncle répondit à sa femme qu'il la trouvait maligne à l'excès, mais qu'elle voyait le musicien à travers un singulier mirage; qu'il était enchanté de ses lettres et qu'il la priait, malgré cette correspondance, de ne pas discontinuer son journal, afin de trouver en arrivant un rendu-compte exact de ses pensées.

« Vous allez me trouver bien folle, écrivait Mme Loncle dans une lettre à son mari. Ce que j'ai à vous dire est léger et sérieux tout à la fois. Faut-il avouer? Une autre femme ne le ferait pas; mais je vous ai juré de ne rien cacher, et je m'étais douté depuis longtemps qu'une passion tenait M. Trude; j'en ai la preuve aujourd'hui. Croiriez-vous que dans le premier moment j'ai été contrariée? Maintenant que je me suis habituée à la figure froide de M. Trude, je ne peux plus le voir autrement. Il aime en secret, depuis un an, m'a-t-il dit, une personne qui ne le saura jamais.

« Vous vous trouvez, lui ai-je dit; elle le sait. » Le pauvre garçon s'est troublé et n'a pas entendu ce que je lui disais. « Une femme se réveille un matin; son caractère a changé tout à coup; la veille elle était triste, fatiguée de la vie; la voilà qui se pare comme pour une fête; elle entrevoit une nouvelle vie. Et pourtant elle ne sait rien, personne ne lui a parlé, aucun homme ne l'a regardée; mais elle sait que quelqu'un pense à elle dans ce moment, que quelqu'un l'aime; ce sont les songes qui lui ont apporté cette nouvelle sur leurs ailes dorées. Elle tire ses rideaux en sortant du lit le matin, et le soleil s'est précipité dans la chambre avec une joie qui semble dire: « Quelqu'un vous aime! » L'air est plus pur que de coutume, le ciel plus beau, les arbres plus verts. Tout dans la nature complète semble le grand secret. Ainsi, monsieur Trude, votre secret est bien mal gardé, et la femme

que vous aimez le sait, soyez-en certain. » Je ne fais pas attention, monsieur, que le printemps était venu et que le printemps m'avait amené quelque gaieté; j'étais habillée d'une robe de fantaisie à petits boutons roses. M. Trude a beaucoup regardé ma toilette et m'a dit: « Vous me pardonnez donc, madame? Ça été un coup de foudre; je jouais avec le feu sans y songer. M. Trude m'aime; c'est moi qu'il aime! Revenez vite monsieur, car il n'est pas convenable que je me trouve seule avec M. Trude. Non pas que son amour soit une de ces folies de jeune homme qui s'imagina trouver dans une femme mariée une conquête beaucoup plus séduisante que celle d'une jeune fille. L'amour de M. Trude est de l'amitié pure; il n'a pas dit un mot d'allusion qui rappela votre souvenir; je crois qu'il eût tout avoué en votre présence. Cependant j'aimerais mieux, monsieur, vous savoir ici. Je com-

prends l'affection de M. Trude; il a perdu sa mère, et le pauvre garçon se trouve plus seul que jamais. Je lui ai donné la main, et je lui ai dit simplement: « Comptez sur mon amitié éternelle. » Maintenant nous sommes tout à l'aise. Vous trouverez M. Trude tout à fait changé; c'est un autre homme, et il se montre dans sa vraie nature, bon, simple et prévenant. Adieu, monsieur, faites un bon voyage, car je vous attends sous peu de jours. »

La lettre de M. Loncle était moins singulière: il se moquait beaucoup de sa femme, beaucoup de musicien, et trouvait le roman assez bien imaginé. Il ne se doutait pas, disait-il, que sa femme eût autant de talent pour imaginer un petit drame. Il avait tout de suite compris le motif de sa dernière lettre: c'était pour le forcer à revenir immédiatement; mais ses affaires de succession s'embrouillaient tous les jours dans les mains des avoués, et il ne savait à quelle époque il pouvait fixer son retour. Il engageait cependant sa femme à continuer sa correspondance, qui l'intéressait beaucoup.

Mme Loncle se trouva dans une singulière situation; elle voulait partir pour rejoindre son mari, et elle lui écrivit une lettre en ce sens; le mari s'y opposa formellement et continua à persifler sa femme. « Est-ce que tu m'en aurais écrit un mot, disait-il, si cela était arrivé? » Elle avait tel entêtement que Mme Loncle resta. Schlement, elle eut le projet de ne plus recevoir M. Trude. A une soirée où j'étais présent, elle pria M. Trude de ne pas venir de huit jours, prétextant qu'elle allait passer une huitaine à la campagne, chez les Montbazin. M. Trude jâlit et ne dit pas un mot de la soirée; mais pendant que je rangeais ma basse, je me retournai plus vite qu'on le supposait et je vis M. Trude qui baisait la main de Mme Loncle et qui semblait pleurer.

— Si je ne parlais pas par hasard, dit Mme Loncle, je vous ferais prévenir, messieurs.

Au sortir de la porte des Chenizelles, au moment où je quittai le maître de musique qui demeurait à l'extrémité de la ville, je m'aperçus avec étonnement qu'il revenait sur ses pas qu'il se faisait ouvrir de nouveau la porte de la ville. Que pouvait-il aller faire dans cette rue déserte, où demeurait seulement des jardiniers voisins de M. Loncle? La curiosité me prit, et je voulus le savoir. Il y a une porte qui donne sur la promenade Saint-Jean; cette porte n'a pas de portier; mais comme nous avions besoin, dans nos farces nocturnes, d'échapper brusquement aux poursuites, la porte, en bois à jour, nous servait de lieu de rétrait. Quoique

assez élevé, il ét-it facile de l'esca-
lader, malgré les lances innocentes
qui semblaient la protéger. Je grimpai
pardessus la porte, et en moins de
cinq minutes j'enfilai la ruelle des
Celles, henet, en suivant les vignes,
je fus me sacher et j'arrivai jusqu'à
la maison de M. Loncle.

M. Trude était devant la porte,
regardant la fenêtre éclairée du pre-
mier étage; mais il lui était impossi-
ble de voir la personne qui était
dans cet appartement, car la rue très
étroite des Chenizelles ne permettait
pas de s'éloigner de plus de cinq
pas. C'était la chambre de Mme Lon-
cle qui, sans doute, écrivait longue-
ment à son mari; au bout de deux
heures, je m'aperçus, au froid qui
me prenait, que je n'étais pas amou-
reux: le spectacle des contempla-
tions de M. Trude n'offrait rien de
particulier. Je m'en allai, laissant
l'amoureux regarder les étoiles.

Quoique le maître de musique allât
tous les jours à la maison des Cheni-
zelles, il ne manquait pas de faire
porter une lettre à Mme Loncle, ou
bien la lui donnait en la quittant.
Mme Loncle, ne sachant comment
persuader son mari de revenir, lui
envoya une lettre de M. Trude.

"Voici, lui écrivait-elle, un nou-
veau rôle de ce que vous appelez le
roman; vous remarquerez que le rôle
est écrit de la main de M. Trude,
qui m'adore et qui fera quelque folie
si vous ne revenez pas. Dites-vous
encore que j'invente, monsieur? Vous
connaissez l'écriture de M. Trude, et
vous voyez qu'il n'est pas homme à
se prêter à une pareille comédie. Re-
venez, monsieur; il en est encore
temps: le feu est à la maison. Je suis
suspendue par les mains à mon bal-
con; j'attends qu'on me porte secours;
mais les forces peuvent me manquer.
Une réponse immédiate, et je pars
pour la campagne jusqu'à ce que vous
reveniez. Je vous l'avoue, j'aime
M. Trude; je me demande si c'est
l'amour ou d'amitié; mais je ne crois
pas à l'amitié entre un jeune homme
et une jeune femme. Jamais je n'ai
attendu avec impatience l'heure à
laquelle vous deviez entrer; jamais
votre coup de sonnette n'a retenti dans
mon cœur; jamais je ne suis devenue
confuse quand vous entriez dans le
salon; jamais la parole ne m'a man-
qué ou vous voyant. Heureusement,
M. Trude est également gêné; il s'as-
sied loin de moi lorsqu'il entre, de-
mande de mes nouvelles, et si je
réponds à ses lettres, c'est pour éviter
de parler. Car j'ai peur de la parole,
et j'ai fait avec lui la convention qu'il
ne me parlerait plus de son amour. Il
n'a pas manqué à sa parole; mais il
m'a écrit, et le voyant si malheureux
je n'ai pas voulu lui refuser cette
consolation. Il ne se doute pas que
je vous écris tout; ce serait comme
un aveu de ma faiblesse, et je crains
surtout qu'il ne le devine. Si nous
faisons de la musique maintenant, je
m'aperçois que chaque note du violon
contient une plainte, un soupir, un
désir. Revenez, monsieur; prenez la
postepour arriver plus vite; je vous at-
tends avec impatience."

Au lieu d'aller seule à la campa-
gne, Mme Loncle avait écrit à M.
Montbazin de venir la chercher. Nous
étions engagés pour faire des trios
une dernière fois lorsque M. Mont-
bazin arriva. Il causa quelque temps
à la fenêtre avec Mme Loncle, qui
donnait une raison quelconque pour
aller attendre à la campagne le retour
de son mari. Le temps était beau la
fenêtre ouverte. M. Montbazin était
accoudé sur la croisée. Dans un coin
du salon, M. Trude était tout entier
à ses douleurs et à ses joies. Après
avoir saisi une partie de son secret,
je ne m'inquiétai plus du reste. Je
pris plus attention à la fameuse lu-
nette qui, grâce à la position courbée
de M. Montbazin, sortait à moitié de
sa poche de derrière. Je m'approchai
doucement et la touchai du bout des
doigts: la lunette était plus disposée
à sortir de la poche qu'à y entrer.
Pas un petit mouvement sec et précis,
je pris la lunette, et je m'éloignai
vivement. Ce crime m'avait rendu
fâché. Quoique exécuté avec pruden-
ce, je pouvais ne pas réussir. Je four-
rai la lunette dans ma poche de pan-
talon, et je m'assis; mais je m'aper-
çus qu'elle se dessinait par trop sur
la toile de coutil. M. Montbazin
venait de se lever de la fenêtre; alors
j'eus peur de la suite de mon crime.
(A continuer.)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de
50 centins par année, invariablement payable d'avance.
On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous
le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tou-
s mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque
insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions
spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'ar-
gent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 16 Octobre 1886

HOMMAGE AU "MONDE."

Va / n'assommes par tes ennemis à coups de pierres,
O Monde, car tes jours pourraient bien être comptés et
au jour de la défaite, tu auras besoin d'amis!

Il y a longtemps que nous conseillons cette modéra-
tion au journal, mais les rédacteurs sont étus comme des
mules et ils n'ont pas voulu changer de ton. Pas un
article qui sorte de la salle de rédaction, qu'on puisse
prendre autrement qu'avec des pincettes; leur grossièreté
n'a d'égale que leur avarice et une charrette de vertes
feuilles de chardon, trouverait immédiatement à être
utilisée, dans les gardes manger du journal égoût.

Ce qui ennuie colossalement ces MM. du Monde c'est
d'avoir du renoncer aux douceurs du farniente et du
bluff pour s'occuper de politique. Dire qu'en ce moment
ils travaillent comme des lions n'est pas exagéré, mais
ils s'en vengent sur leurs adversaires en les couvrant de
leur bave empestée. Ils espèrent qu'après la lutte, les
sardines baisseront de prix et qu'ils pourront reprendre
leurs petites fêtes intimes, dans les bureaux de rédac-
tion. S'ils n'avaient parmi eux un jeune homme qui
craint comme la peste tout ce qui ressemble à un cotil-
lon, je ne doute pas qu'ils n'organisent des sauteries.
C'est si amusant de danser au son de la musette.

Comment voulez-vous qu'avec des distractions aussi
attractives ils aient le temps de chercher des arguments
à opposer à leurs adversaires. Ils n'ont le temps que de
consulter leur dictionnaire poissard pour y chercher des
insultes.

La seule manière de lutter avec eux, serait de louer
les services d'un fort de la halle, à peu près aussi mal
embouché que ces messieurs et dont la verve de bas
étage, s'accorderait avec la leur.

Les contes publics de M. Robertson; imitation plus
ou moins burlesque d'Alibaba ou les
quarante voleurs.

Judi dernier, M. Robertson, Honorable par défini-
tion sinon par nature, ouvrit la bouche devant les élec-
teurs de Sherbrooke et parla en ces termes:

Electeurs,

Je tiens à venir répéter devant vous, qui avez été
toujours fidèles à ma politique, les noirs calomnies
inventées à plaisir par mes ennemis.

Vous me permettez de laisser de côté les intérêts du
pays; ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la discussion
des contes publics. Je vous le demande, amis et conci-
toyens, vous sur qui je me suis plu à répandre les bien
faits et la générosité du trésor public; n'est-ce pas, je
ne veux pas dire une plaisante naïveté, non, ce terme n'est
pas assez fort, n'est-ce pas, dis-je, une amère et stupide
dérision de nous demander compte, de nous demander
la justification d'une bonne et loyale administration?

A la veille des élections provinciales, on me demande
s'il y a eu amélioration dans la gestion des finances? Et
qu'importe? Qu'on me demande plutôt si le gouver-
nement actuel, dont la gloire est d'avoir pendu Riel,
sera réélu! Et alors je ne compterai plus avec les finan-
ses de la province.

La pudeur iadis habitait sur la terre, dit Juvénal.
Reprenons le mot pour le parti conservateur et je ne ces-
serai pas de dire que si le respect de soi-même et la
dignité personnelle ont cherché sur terre un dernier
refuge, c'est au sanctuaire ministériel de Sir John MacDo-
nald et de Ross Taillon que ces nobles sentiments l'ont
rencontré.

Vous nous accusez d'être pen lards? Vous nous accu-
sez de dilapider les finances provinciales au profit du
parti conservateur?

Quelles armes seraient donc les nôtres si nous n'avions
à notre service et la corde et le pince monseigneur?

Les présents d'Artaxercès le barbu

Un événement que Madame de Sevigné ne manque-
rait pas d'appeler étrange, extraordinaire, surprenant,
incroyable, je dirai plus, invraisemblable s'est produit
hier dans l'incorruptible cité de Montréal-Est.

Un homme s'est rencontré d'une candeur assez naïve,
d'une loyauté assez bizarre, capable de résister aux séduc-
tion de la fortune, un homme, dis-je, s'est rencontré
assez respectueux de lui-même et assez honorable, pour
refuser les présents du roi barbu Artaxercès-Taillon.

Merci, grand et généreux citoyen, d'avoir épargné à
ta patrie la douleur si cuisante d'une nouvelle défection.
Merci, nouvel Orphée, d'avoir à l'honneur et au devoir,
sacrifié les supplications et les larmes de la soyeuse
Eurydice-Taillon.

Merci, d'avoir avec prudence rejeté les 500 piastres
qu'un ami du roi grec n'a pas craint de t'offrir sur la
roulette nationale à laquelle s'asseyaient chaque jour les
ministres de Québec et d'Ottawa!

Mais quittons le dithyrambe et les hauteurs élevées où
nous planons et disons simplement:

M. Taillon n'est rien moins que sûr de sa réélection
dans Montréal-Est; et tous les moyens lui semblent
bons pour se rassembler des voix éperdues.

Nous ne voulons pas dire que l'achat des consciences
soit un de ces moyens; personne ne nous croirait: Ces
manœuvres sont si peu dans les habitudes ministérielles
des pendaris!!! Non; un ami fort dévoué de Taillon-le-
barbu aurait fait de vives instances auprès d'un fabricant
d'orgues de barbarie pour le prier d'user de son influence
politique et musicale sur ses sensibles concitoyens. Il va
sans dire qu'un service est toujours récompensé.

C'est égal, Taillon, vous êtes peu respectueux pour
vos prétendus électeurs; la musique, c'est charmant
sans doute; mais l'orgue de barbarie! ne sont-ce donc
que des serins qui votent pour vous?

LES CAROTTES D'UN TAMBOUR.

Un tambour de la... légion (ceci se passait en 1836.)
se trouvant sans argent un jour de fête, se rend chez son
colonel:

— Mon colonel, dit-il, j'ai rêvé cette nuit que vous
étiez mort; j'en avais beaucoup de chagrin et, quand je
me suis réveillé j'ai pleuré à chaudes larmes.

— Rassure-toi mon garçon je me porte bien.

— C'est que, voyez-vous, mon colonel, vous êtes le père
de notre légion. Tout le monde vous aime.

Le colonel caressa sa moustache, flatté.

— Je suis content de toi, mon ami. Tu n'as rien à me
demander?

— Pardon, mon colonel, mais je n'osais pas...

— Eh bien! parle.

— Mon colonel je vais me marier.

— Mon compliment. Ta femme est-elle jolie?

— Comme notre drapeau.

— Alors bonne chance!

— Merci, mon colonel; mais, vous comprenez, quand
on se marie, on a un tas de dépenses à faire, et je n'ai
pas d'argent.

— Je comprends, voici quarante francs.

Le tambour se confond en remerciements, et s'en va
radieux, au cabaret. Les quarante francs ne durent pas
longtemps, car le tambour est généreux à son tour et par-
tage avec ses camarades.

Au bout de quelques semaines, on se retrouve la
bourse vide. Comment faire.

Le tambour retourne chez le colonel.

— Qu'est-ce qu'il y a mon garçon, demanda le com-
mandant de la légion.

— Ah! je suis bien malheureux, mon colonel.

— Explique-toi.

— Ma femme est morte.

— Pauvre garçon!

— C'était une si bonne femme!

— Je te plains vraiment.

— Le plus malheureux, mon colonel, c'est que je n'ai
pas de quoi la faire enterrer.

— Voici cinquante francs, mon ami, fais les choses
convenablement.

— Que vous êtes bon, mon colonel!

— C'est bien, ne me remercie pas.

Les cinquante francs sont dépensés comme les autres
en joyeux libations. On boit à la santé du colonel, de
sa crédulité, à la santé du tambour et de sa femme! On
fait durer la somme quinze jours.

Mais voici qu'au bout de ce temps, la dernière pièce
de cent sous ayant été bu, le tambour facétieux, à moi-
tié ivre rencontre le colonel et, ayant laissé sa mémoire
au fond de son verre, l'aborde par ces mots imprudents:

— Mon colonel, ma femme vient d'accoucher, et dans
ma position...

Il n'acheva pas, Le colonel, qui avait payé le maria-
ge et l'enterrement, ne se montra pas d'humeur à faire
les frais du baptême, et le tambour voyant sa superche-
rie découverte, s'empressa de filer, dégrisé, sans deman-
der son reste.

REVUE DES TRIBUNAUX.

LA MORT AUX PUNAISES.

Ce n'est pas que Bombardier manque d'états, il en a
trois non compris l'état d'ivresse; seulement, ce sont
des états d'été, sauf le quatrième qui est de toutes les
saisons, comme l'amour; si bien qu'on s'explique à
merveille que Bombardier ait été arrêté pour vagabon-
dage.

Le juge: Qu'est-ce que vous faites? Quelle est votre
profession?

Bombardier: Ma profession?... Heu... écosseur de pois.

Le juge: Ce n'est pas un état, écosseur de pois.

Bombardier: Pas un état? C'est donc un art?

Le juge: C'est un travail qui peut occuper quelques mois
de l'année, mais après...

Bombardier: Quelques mois d'un côté, quelques mois
de l'autre, on boulotte.

ANNONCES.

— Un ancien ambassadeur, qui
passe tout son temps à faire des
bulles] de savon, demande une place
de souffleur à l'Hippodrome. Il est
sourd-muet.

Une jeune fille, déjà mère, mais grê-
lée comme une passoire, désire s'unir
à un monsieur, archiviste, forblantier
ou conseiller d'Etat, pour lui faire
connaître les beautés cachées du verbe
aimer.

— La demoiselle qui a envoyé une
mèche de cheveux à notre collabora-
teur Gavroche est avertie que ce-
lui-ci les a posés sur la soupe du gar-
çon de bureau.

— On demande à voir un cul-de-
jatte courir après l'omnibus de la
Halle-aux-Vins.

— Un quidam offre cent sous pour
dix kilos de titres de l'Emprunt de
Honduras. C'est pour envelopper ses
vieux souliers dedans.

— A marier un garçon de vingt-
quatre ans, tellement ramolli qu'il se
figure qu'on résolve les boutons de
culotte fin septembre. Il est chauve
comme un cent de piquet et porte
de la flanelle entre ses repas. Son
père est le monsieur qui polit le dô-
me des colonnes du boulevard pour
qu'elles finissent en pointe.

— Un inventeur désire faire la con-
naissance de plusieurs personnes
d'une parfaite honorabilité pour l'ai-
der à lancer de faux billets de ban-
que de sa composition.

— On demande un individu adroit
pour coller des prospectus derrière
le dos des consommateurs dans les
cafés.

ON DEMANDE

— Un fabricant de briquets pour
allumer les guerres civiles.

— Un repasseur de couteau pour
couper dans le pont.

— L'inventeur des bottes de sept
lieues pour marcher à grands pas
dans les sciences.

— Un polisseur de compliments
artificiels pour remercier les employés
qui ont cessé de plaire.

— Un aéronaute pour aller à la
recherche des paroles en l'air.

— Le détenteur de drap pour dou-
bler les grands artistes.

— L'ouvrier qui a perfectionné les
marteaux-pilons pour aplanir les dif-
ficultés.

— L'employé qui gomme les tim-
bres-postes pour affranchir les esclaves.

— Le marchand de fusain pour
dessiner la situation.

Le boulanger qui vend le pain
pour nourrir de secrètes pensées.

— Le fabricant de bougies pour
éclairer l'opinion publique.

— L'adresse du détenteur du déca-
mètre à mesurer les expressions.

— Le détenteur de haches pour
fendre la foule.

— Le forgeron qui possède un mar-
teau pour frapper un grand coup.

— Un vase pour contenir son indi-
gnation.

— A faire fonctionner devant l'A-
cadémie des sciences la machine à
citrer les guillemets.

— L'adresse du cordier qui vend
de la ficelle pour nouer des relations
et de la gausse pour attacher de la va-
leur aux objets d'art.

— Le nom de celui qui a inventé
les cornets acoustiques pour que les
sourds puissent entendre la plaisan-
terie.

— Le mennisier qui vend des ma-
driers pour soutenir la conversation.

— Le serrurier détenteur des clés
pour ouvrir les enquêtes.

— Le marchand de pipes en écu-
me de la société.

— Un oculiste soignant spéciale-
ment les yeux du gruyère.

COUACS

Entre bohème.
— Mon cher, pourquoi étales tu cette clé de montre sur ton gilet, puisque ton chronomètre est au clou!
— Mon cher, c'est pour me remonter le moral.

Un mot d'un de nos plus charmants fantaisistes :
— Qu'est qu'il faut à un artiste pour être heureux ? Le pot-au-feu avec une feuille de laurier dedans.

— Au café de la sous-préfecture. Deux consommateurs voisins échangent leurs appréciations sur la température.
— Quelle chaleur, monsieur !
— Trente-trois degrés, monsieur !
— Savez-vous que c'est considérable pour une si petite ville !

Du même :
— Emile !
— Blanche !
— Si mon mari nous surprénait ?
— Eh bien !...
— Qu'est-ce que tu lui dirais ?
— Tu lui dirais que c'est moi qui ai commencé.

Du même :
Bébé, assis sur une chaise et les yeux obstinément fermés, se tient devant une glace.
— Que fais-tu là ? lui demande sa mère.
— Je tâche de me voir dormir !

Le comble de l'habileté, pour un chasseur :
Sonner l'hallali sur le cor... qu'il vient de se faire extirper.

Gugu et son ami Jacquot sont à la chasse. En passant devant une ferme ils veulent s'amuser aux dépens d'une jeune fille qui est sur le pas de sa porte.
— Avez-vous du lait de beurre.
— Oui, mais nous le gardons pour nos propres veaux.
Et le malin Gugu de répondre :
« Eh ! nous ne sommes pas sales. »

— Comment avez-vous trouvé la pièce que nous avons donnée aujourd'hui ?
— Magnifique, monsieur le directeur.
— Demain vous en verrez une bien plus belle encore. Vous connaissez peut-être le *Barbier de Séville* ?
— Non, monsieur le directeur, je me passe moi-même.

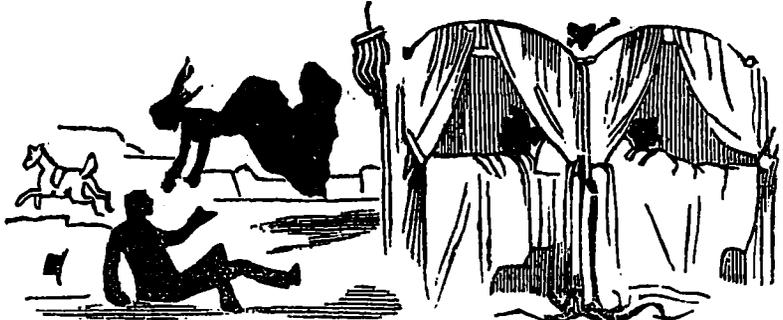
Dans un café de Marseille.
Il est question de l'intelligence vraiment extraordinaire de certains animaux, et, notamment, des chiens.
— Le chien est tellement fort, dit un consommateur, que je lui ai appris à lire...
— La belle affaire, répond un autre... J'ai une chienne danoise qui apprend à lire à mes enfants !

— Un premier tenor, dont les vacances d'été sont finies, se présente chez son directeur.
— Tiens ! lui dit celui-ci, vous avez très bien mauvaise mine pour quelqu'un qui revient de villégiature !...
— C'est bien naturel !... répond le tenor. Pendant mon congé, je me suis poignardé quatre fois comme Hernani et six fois comme Edgar ; trois fois je fus empoisonné comme Gennaro ; quatre fois j'ai été fusillé comme Raoul ; deux fois j'ai sauté en l'air comme prophète ; deux fois je suis mort de faim comme Rhadamès, et, finalement, j'ai dû épouser deux fois la Somnambule... Et après tout cela, vous voulez que j'aie bonne mine ?...

Les mots de la fin :
On cause magnétisme, spiritisme.
— Et vous docteur, dit une dame en s'adressant à M. Sénécaise, y croyez-vous aux manifestations des esprits, aux apparitions ?
— Oh ! moi, madame, répond le médecin, si je croyais aux revenants, je renoncerais immédiatement à exercer la médecine.



Un grand salut, mais v'lan ! la bête qui endure
Le choc des éperons, l'étale sur la dure !



Sans songer au danger, la belle s'élança
Conclusion : dans leurs lits, tous deux on les pansa.

Le juge Ce sont les quelques mois de l'autre qu'il faudrait expliquer ; comment vivez vous depuis qu'on n'écosse plus de pois ?

Bombardier : Oh ! moi, je suis un vieux roublard, jamais embarrassé. Tel que vous me voyez, j'ai inventé une liqueur pour détruire les punaises, qui vous les asphyxie comme un rasoir ; dix sous le flacon avec la manière de s'en servir.

Le juge : Vous ne devez pas en vendre beaucoup en hiver ?

Bombardier : Je vais vous dire : ma liqueur est bonne aussi pour les boutons : pour les punaises, on en frotte son bois de lit, et pour les boutons on en frotte sa figure.

Le juge : Vous n'avez personne qui puisse vous réclamer ?

Bombardier : Je ne dois pas un sou à quiconque généralement.

Le juge : Les renseignements fournis sur votre compte disent en effet, que vous êtes un honnête homme, on ne vous reproche que de vous enivrer et de ne pouvoir rester nulle part ; vous êtes vieux ; je vous demande si quelqu'un pourrait vous réclamer, se charger de vous loger, de vous occuper.

Bombardier : Ah ! ça me ferait bien plaisir, vu que j'ai trouvé le moyen d'ajouter à ma liqueur quelque chose qui la rendra bonne pour les cors et les toux opiniâtres. Malheureusement, je ne connais personne ; si vous voulez vous en rapporter à moi, je me réclamerai moi-même ; je vous assure que je ne demande pas mieux que de vivre en travaillant.

Le Tribunal n'a pas jugé à propos de le rendre à lui-même, et il l'a condamné à deux mois de prison.

Qu'il ajoute un peu de rhubarbe dans sa liqueur et qu'il en fasse usage : il aura du moins le corps libre : pour un prisonnier c'est toujours ça.

LA POESIE ANARCHISTE.

A propos des récentes expulsions des princes en France, nous livrons au jugement de nos lecteurs la poésie suivante, écrite en style aussi anarchiste que les idées de Louise Michel.

L'EXPULSION.

On n'en finira donc jamais
Avec tous ces n. d. D. d' princes ?
Faudrait qu'on les expulserait,
Et l' sang du peuple il crie vingtes !
Pourquoi qu'ils ont des trains royaux ?
Qu'ils élabouas' avec leur luxe
Les conseillers municipaux
Qui peut pas s' payer des bell' frusques ?

D'abord les d'Orléans, pourquoi
Qu'ils marient pas ses fils en France
Avec un bon vieux zig' comm' moi
Au lieu du citoyen Bragance ?
Oùsqu'elle est leur fraternité ?
C'est des mufl' sans délicatesse.
On leur donne l'hospitalité,
Qu'ils nous f... au moins leurs gonzeuses ?

Bragance, on l' connaît c'oiseau-là,
Faut-il qu' son orgueil soye profond ?
Pour s'ot' f... un nom comm' ça !
Peut donc pas s'appeler comm' tout l' monde ?
Pourquoi qu'il nag' dans les millions
Quand nous aut' nous sont dans la dèche ?
Faut qu'on l'expulse... nom de nom,
Il est en Espagne, y pas mèche !

Moi, j'vas vous dire la vérité :
Les princ' il est capitaliste,
Et l' travailleur est exploité
C'est ça la mort du socialiste !
J' suis comm' le citoyen Basly
J' veux qu'on confisque leur galette,
Avec les millions d' ces baudits
On pourrait s' payer des noc' chozettes !

Les princ' c'est pas tout ; plus de curés,
Plus d' gendarmes ni d' mélétaires !
Plus d' richards à lambris dorés,
Qui boit la suor des prolétaires !
Qu'on m'expulse aussi Léon Say
Pour que l' mineur il s'affranchisse.
Enfin que tout l' monde soye expulsé,
Il n'est'ra plus qu' les anarchistes !

PARISIENNERIES

Un directeur de théâtre reprochait à une actrice de faire manquer les répétitions par ses continuel retard.
« Vous n'avez qu'à me donner une montre à répétition, » dit-elle.

Un enfant s'était obstiné à ne pas vouloir dire la première lettre de son alphabet, et on l'avait frotté. Un ami de la famille le trouve tout en pleurs : il le prend sur ses genoux et lui dit :

« Pourquoi n'as-tu pas voulu dire a ? Cela n'as pas bien difficile.

— C'est que je n'aurais pas plutôt dit a, qu'on m'aurait fait dire b. »

Dans un salon.
UNE JEUNE DAME à un vieux monsieur. « Il faut absolument que je valse avec vous.

LE VIEUX MONSIEUR, rougissant. — Oh ! madame, à mon âge !...

LA JEUNE DAME. — Je vous en prie !

LE VIEUX MONSIEUR. — C'est que je ne sais plus, il y a si longtemps que je n'ai valsé !

Une dizaine d'invidus comparaissent devant le jury, qui les déclarait coupables de vols commis à main armée. Le tribunal, après délibération, décida d'en envoyer neuf aux travaux forcés et le dixième à la potence.

En prononçant le jugement, le président se trompe et les condamne tous aux travaux forcés ; mais s'apercevant bientôt de sa méprise, il fait ramener le chef de la bande et lui dit :

« Mon ami, je vous demande bien pardon... j'ai oublié de vous condamner à mort... une simple formalité. »

Dans un salon élégant, deux dames médiocrement belles entrent ensemble. Dans un coin du salon nous surprenons ce dialogue :

Un monsieur. « Ces deux dames que vous venez de saluer sont deux sœurs, n'est-ce pas ?

Une dame. — Pas que je sache.

Un monsieur. — Cela doit être pourtant ; car elles se ressemblent « joliment. »

Une dame. — Vous voulez dire « beaucoup. »

Un jeune poète, qui était fort lié avec Piron, lui avait envoyé un faisau. Le lendemain, il alla le voir, et tira de sa poche une tragédie, sur laquelle il voulait le consulter.

« Mon ami, se hâta de dire Piron, si c'est à cette saucé-là que je dois manger votre faisau, dépêchez-vous de le ramporter. »

Un vieux monsieur, présentant sa tabatière ouverte à M. Taylor, chef de la sûreté :
— Une bonne prise ?
— Merci, je n'en ai pas l'habitude.

Les gâtés du guichet, à la poste.
— Ce sont des papiers d'affaires, madame ? demande l'employé.
— Oui, monsieur.
— Sans valeur ?
— Sans aucune valeur ; c'est mon contrat de mariage !

— La maîtresse du logis, à son domestique, en lui désignant un Marseillais, qui dîne à sa table :
— Joseph, fermez cette fenêtre ; monsieur est dans un courant d'air.
— Les courants d'air ? répond l'enfant de la Canbière, eh ! c'est moi qui les enlume !

— Les villégiatures inspirent aux reporters mondains des descriptions de ta toilette qui sentent bien la campagne.

« Dimanche dernier, lisons-nous dans une feuille parisienne, les environs de Tipigny sur-Mer étaient sillonnés par des caravanes brillantes de Parisiens et de Parisiennes. Nous avons remarqué, entre autres, la belle comtesse de N... en corsage crème, fort gracieuse comme toujours, et la charmante baronne de L..., en jupe à plissés beurre frais. »

Crème et beurre frais ! On en mangerait.

— Vêtements à bon marché.
C'est pendant un procès correctionnel. Le président demande, sans aigreur, au principal témoin de décrire sa profession.
Le témoin, très digne, et même fier :
— Industriel.
— Précisez.
— Recolleur de poils sur pardessus !

Mme X..., propriétaire, augmente de 500 fr. Mme G..., sa locataire, qui lui dit : Impossible, madame, de vous payer. Je vous donne congé ; je ne pourrais vous payer ces 500 f. d'augmentation. — On m'avait dit, répond la propriétaire, que vous aviez perdu votre père et que vous veniez d'hériter !

— Entre politiciens :
— Savez-vous où en est la question du tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre ?
— Rien de nouveau : c'est une partie qui n'aura jamais de solution puisque les deux pays seront toujours Manche à Manche !

Un gendarme rencontre un matelot avec lequel il a fait sa campagne de Crimée. On s'invite à déjeuner et au dessert on se raconte des anecdotes, des bons mots, etc.

Le gendarme, enfant de Strasbourg, dit à son ami :
— Tu siffres pas faire tés charates ?
— Zé sais et zé sais pas, répond le matelot, Marseillais authentique.
— Eh bien, écoute, mon bédit, celle-là que j'affras faite moi-même tute seule :

— Mon premier, il affre tés dents ; mon ségond, il affre tés tentes ; mon droisième, il affre tés tentes ; et mon tut il édre gause de la malher de l'humanité. As-tu truffé ?

— Zé cerce, mais zé né trouve pas.
— Eh bien, mon breunier qui affre tés tentes, c'est la chat. La chat, areff tés tentes ? Mon ségond, c'est le loup, qui affre aussi tés tentes, mon droisième, c'est scie, qui affre aussi tés tentes. Mod tut est donc la chat loup-scie, qui édre la cause de la malher de l'humanité.

— A mon tour, s'écrie le Marseillais. Zé vas t en poser une qué tu m'en diras des nouvelles.

Mon premier, il sert à la défense des villes, mon second, c'est un port de France et mon tout forme un petit instrument avec lequel on manze. As-tu deviné ?

— Ché truffe pas.
— Eh bagasse ! mon premier, qui sert à la défense des villes, c'est fort ; mon second est Cotte, qui est un port de France, et mou tout, c'est fort-cette... avec quoi que tu manzes, men bon.

Les parisiennes de la décadence

La comtesse Tocandine de ***

Voici un cas de divorce qui n'a été prévu par personne, pas même par M. Alfred Naquet, le promoteur de la nouvelle loi.

Il s'agit d'une jeune et charmante femme, fort jolie, très élégante, très riche, mais qui a la tête absolument à l'envers.

Nommons, si vous voulez, la comtesse Tocandine de ***, épouse d'un vieux sportsman.

Jusqu'à ce jour, cette charmante dame a eu une conduite irréprochable, et cependant elle se permet de temps en temps les plus étranges équipées.

Elle tient, paraît-il, à justifier le surnom que lui ont donné les gens du monde.

—J'entends, dit-elle, ne rien faire comme les autres.

Qu'on juge de la folie de la belle personne par un exemple :

Un soir, elle alla au théâtre seule ; c'était, je crois, à l'Opéra-Comique.

Quand le rideau tomba sur le dernier acte des Noces de Figaro de Mozart, miquit sonnait à toutes les horloges dalentour.

Madame Tocandine se rendit d'un pas léger dans un des grands restaurants du boulevard.

Elle s'approcha, voilée du comptoir, et demanda d'une voix douce :

—N'avez-vous pas ici quelque souper de garçons ?

On fut assez surpris de cette question faite par une personne dont les allures étaient modestes et d'une certaine distinction.

Cependant on lui indiqua un cabinet où une douzaine de joyeux compagnons venaient de se mettre à table.

Madame Tocandine se fit ouvrir la porte par un garçon ; elle s'avança, salua gracieusement les convives, et leur demanda la permission de prendre place parmi eux.

Ainsi qu'on l'a deviné, cette requête fut accueillie comme elle devait l'être, et la nouvelle venue s'assit entre deux jeunes gens de bel air et fort aimables, qui rivalisèrent pour elle de courtoisie et de prévenances.

La dame soupa de bonne appétit, conversa gaiement, puis, vers deux heures du matin, appela le garçon, paya de force son écot, demanda une voiture et se retira.

Ainsi, pendant deux heures, elle avait été charmante, très-vive, spirituelle, mais si mesurée dans son langage, si digne dans son attitude, que pas un Don Juan de la bande n'osa la traiter avec familiarité, malgré la bizarrerie de sa situation.

Autre remarque : Quand elle quitta le restaurant, aucun de ce muguet n'osa la suivre.

On eût dit une châtelaine d'autrefois qui avait daigné s'amuser quelques instants parmi ses vassaux.

Le fait est, répétons-le, que madame Tocandine de *** appartient au meilleur monde. Elle n'a pas trente ans. Elle est pleine d'esprit. Elle onsercelle tous ceux qui l'approchent, mais sa vertu est au-dessus des soupçons.

—Ah ! vous nous en débitez une bien bonne ! va-t-on s'écrier. Que va donc faire ainsi, après minuit, une jeune femme du monde dans un cabinet particulier ?

—Monsieur, elle va chercher un moyen rapide de se séparer de son mari.

—Son mari veut donc la garder malgré vent et marée ?

—Oai et non. Nous vous l'avons déjà dit : Madame Tocandine de *** est très-riche, et si le suadit époux se séparait de sa moitié, comme ils se sont mariés sous la loi du régime dotal, il serait presque réduit à la mendicité. Or, madame Tocandine de *** a cherché un expédient pour faire sensation dans la chronique parisienne.

—Bon ! vous voulez donc qu'elle cherche à exciter du scandale ?

—Soit ; mais seulement, en tout bien, tout honneur : pour ne pas faire le mal. Sa théorie consiste à se compromettre. Voyant venir la loi au divorce, elle espère ainsi terminer son mari à briser judiciairement et pour toujours le lien qui les unit. Vain espoir ! L'époux ne veut rien voir, rien entendre. Il veut rester

riqué à son boulet conjugal. De toutes les chaînes, la chaîne d'or est la plus solide ; elle est pareille au roseau de la fable : elle plie, mais ne rompt pas.

Ah ! Tocandine, vous en serez pour vos petites escapades de soupçon !

Le cap des étrennes

Le vicomte de Votanné est bien le vicomte le plus pingre qu'on ait jamais vu : aussi est-ce avec une véritable terreur qu'il voit approcher le jour des étrennes.

Des étrennes, le vicomte n'en attend de personne, mais en revanche il en a beaucoup à donner : car pendant il n'est pas homme à se laisser dépouiller ainsi sans défondre sa bourse, et il a imaginé dans ce but une série de trucs très ingénieux.

Les importuns, les fâcheux vulgaires, rien de plus simples que de s'en débarrasser, le vicomte est censé voyager en Italie, et sa porte reste impitoyablement close ; c'est pas plus malin que ça.

Mais il y a des gens qui savent que M. le vicomte ne voyage pas, ce sont les domestiques. C'est là que se manifeste vraiment le génie de l'excellent Votanné.

Il sonne d'abord son valet de chambre très doucement ; le domestique, qui aux approches du premier de l'an redouble de zèle, accourt au coup de sonnette.

—Eh ! bien, Joseph, s'écrie le vicomte qu'est-ce à dire ? vous me laissez sonner huit fois de suite !

—Monsieur le vicomte m'étonne, je n'ai entendu qu'un seul coup de sonnette.

—Je trouve, Joseph, que vous négligez beaucoup votre service depuis quelque temps.

—Je ferai respectueusement observer à monsieur le vicomte que c'est tout le contraire ; généralement à cette époque-ci, les domestiques...

—Alors vous êtes sourd.

—Sourd, moi !... Monsieur le vicomte veut rire.

—Je crois, monsieur Joseph, qui vous répliquez... je n'aime pas les valets impereux, je vous donne vos huit jours.

Après le valet de chambre, vient le tour de la cuisinière ; puis celui du cocher. Le mois de décembre est un mois de brouille pour le vicomte. Il se brouille avec son concierge, avec ses fournisseurs et jusqu'avec son porteur d'eau auquet il reproche àigrement d'avoir un déplorable accent auvergnat.

GRAPILLAGES

Le secret de Succi dévoilé par Mirliton, dans l'Éclatement :

« La liqueur qu'absorbe Succi avant de jouter ne serait autre qu'une décoction de pulpe de noix de Colas (j'écris ce nom comme je l'ai entendu prononcer). »

« Cette noix commence à être connue en Angleterre ; elle est assez rare, même en Dahomey, et le roi du pays, lorsqu'il veut faire un cadeau de grande importance, en offre quelques-unes. »

« Réconfortante, stimulante, cette substance possède des qualités de premier ordre : elle nourrit puissamment et peut s'avaler sans danger. Le roi de Dahomey en fait un fréquent et utile usage, et l'on attribue à l'action de ce fruit, gros comme une noisette, le maintien de sa vigueur qui, à quatre-vingts ans, est, en tous genres, celle d'un jeune homme. »

C'est d'un missionnaire du Dahomey que Mirliton déclare tenir ces curieux renseignements. Ce n'est peut-être pas très scientifique, mais c'est amusant.

X... rencontre un de ses amis, un bohème à qui il avait procuré une occupation lucrative. Apprenant qu'il vient de quitter volontairement cet emploi, il lui demande :

—Pourquoi n'es-tu pas resté dans cette maison ?

—Je vais te dire, répond le bohème. Aussitôt que mes créanciers ont su que je gagnais quelque argent, ils me sont tous tombés sur le dos. Ma foi, je préfère ne rien gagner du tout ; on me laisse bien plus tranquille !

—Oalino est émerveillé par le centenaire de M. Chevreul.

—Le grand savant, s'écrie-t-il, doit être bien heureux ; mais comme il doit regretter que son père n'assiste pas à son triomphe.

Gontran prend en horreur la vie parisienne.

— Oh ! disait-il, aller tous les jours sur le boulevard, serrer la main à vingt imbéciles.

—Mon cher, reprend quelqu'un, les vingt autres disent comme vous !

— Où la question d'Orient va-t-elle se nicher ? Demandez à M. Aurélien Scholl et à sa chronique.

Oa veut marier le jeune Léon. La demoiselle est jolie, mais, comme l'héroïne de la chanson, elle a un œil qui dit : Je vais à la campagne.

—Voyons, décidez-vous, disait un parent au jeune homme qui hésitait.

—J'essaye de m'habituer, répondit le futur incertain. Cette jeune personne est distinguée, élégante, mais elle louché horriblement.

—Quelle erreur ! reprit le parent. Vous ne lisez donc pas les journaux ? « Tout le monde a un regard tourné vers l'Orient... »

La splendeur d'un jour de Septembre.

—C'était un jour brillant à la Nouvelle-Orléans, le Mardi, 14 Septembre 1886, au 196ème grand tirage mensuel (Extraordinaire trimestriel) de la fameuse Loterie de l'Etat de la Louisiane.

522,000 furent répartis dans toutes les parties du globe par la roue de la fortune. Elle est sous la direction des généraux G. T. Beauregard de Le et Jubal A. Early de Va. Tout le monde doit savoir ce qu'il en est. Le No. 31,583 a gagné le premier prix capital de \$150,000 vendu en 10cenas, l'un fut payé par l'entremise de la banque de Clark County à Ocala, la. à Geo. W. Fouch ; un à Sen. Amaro Arango Ribeiro, Boston, Mass ; un à John Connor, aux suins de Caimack et Decker, 28ème rue, entre les rues I et K Washington, D. C ; un à Paul Bunker, Oriental Warehouse, 1re rue et Brannan St. San Francisco, Cal ; un autre fut payé par l'entremise de Wells, Fargo & Co, Banque de San Francisco, Cal. ; les autres désirent que leurs noms ne soient pas livrés à la publicité. Le No. 3,479 gagne le second prix capital (il était aussi vendu en dixèmes à \$1 chaque) un à L. L. Fose, aux soins de K. B. Olson et Co, 90 Superior St. Chicago, Ill ; un à Mrs. J. C. Sullivan, Chicago, Ill ; un fut payé à J. G. Lallande, le commissionnaire, de la N. O. National Bank pour un dépositaire de cette banque ; deux autres furent payés à la Banque d'Echange de Dallas, Texas ; les autres désirent éviter la publicité. Le No. 72,489 gagna le 3ème prix capital de \$20,000 dont une moitié \$10,000 fut gagnée par MM. Eduardo Marquez del Pino et Lazaro Vila, No. 322, 13ème rue Est, New-York, et l'autre moitié par T. R. Lee, Philadelphie. Les Nos. 58,613 et 72,983 gagnèrent les deux quatrièmes prix de \$10,000 chacun (vendus en 10ème a \$1) à des personnes habitant Cincinnati, O. Chicago, Ills. Louisville Ky, et Portland Dak, etc, etc. Le reste fut réparti partout ; mais le prochain tirage aura lieu le Mardi, 9 Novembre, lorsque le grand prix de \$75,000 peuvent être obtenus pour \$5. Pour plus amples informations, s'adresser à M. A. Dauphins, Nouvelle-Orléans, La.

—Eh ! bien cher ami, comment va ta belle-mère ?

—Le cher ami, d'un air piteux :

—Sauvée, mon cher, elle est sauvée. Et, pourtant, j'avais appelé à son chevet les trois médecins les plus terribles !

Le comité d'un cercle a fait afficher l'avis suivant dans les salons de lecture :

« Il est expressément défendu d'emporter dans les jardins des journaux pour les lire, ou pour tout autre motif. »

A l'école :

—Dites-moi, Lafarillon, qu'elles sont les villes de France qui additionnes, donnent un total de vingt-et-un ?

—Je donne ma langue... oust !

—Eh bien, ce sont les villoses suivantes : Troyes, Foix, Celles.

—Joseph Prudhomme est au café avec son descendant. Il vient de solder la dépense.

—Huit et huit, seize, et quatre font vingt. Merci, garçon !

—Moussien oublie sans doute le petit pouboire.

—Non, mon ami, non. Je ne donne jamais rien aux garçons. Je ne veux pas encourager le célibat.

—Candeur et bonne intention.

Un décoré de la dernière promotion écrivait dernièrement au ministre qui lui avait fait obtenir le ruban une lettre pleine d'une reconnaissante effusion.

La lettre se terminait par cette phrase bien sentie :

« Maintenant que j'ai la croix, monsieur le ministre, croyez que je vais tout faire pour la mériter. »

—En cour d'assises :

Vous êtes accusé d'avoir coupé votre femme en morceaux ?

—Mon président, je suis persuadé que c'est elle même qui s'est mise dans triste état.

—Comment, elle même !

—Assurément ; je lui ai toujours entendu dire qu'elle se couperait en quatre pour moi.

Pages d'album :

« Quand deux femmes ont passé une heure à dire du mal d'une troisième, elles s'imaginent sérieusement qu'elles sont amies jusqu'à la mort. »

« La coquette tient lieu de tout aux femmes. Elle est le plumage des laides Elle est le ramage des sottés. »

« Il y a un endroit où jamais une femme ne se trouvera mal : c'est devant un miroir. »

—Un soir de première représentation à Paris :

—Allez-vous ce soir au Vaudeville ? demandait-on à un auteur dramatique fort spirituel.

—Ma foi non ! je ne vais plus au théâtre ; quand les pièces de mes confrères sont mauvaises, ça m'ennuie ; quand elles sont bonnes, ça m'embête.

M. Prudhomme donne des leçons à sa petite fille.

—Tu entends bien ? lui dit l'autre jour le grand homme. Les anarchistes sont des gens qui veulent saper les bases de notre civilisation.

Et, hier, il demande à l'enfant : —Voyons, bébé, qu'est-ce que c'est que les anarchistes ?

Bébé, après avoir fait un énorme effort de mémoire :

—C'est... c'est des sapeurs !

Le comble de la maladresse pour un architecte :

Construire une maison avec des pierres d'achoppement.

Dernièrement, dans un salon du voisinage, un monsieur nous assomait de sa généalogie. De Charlemagne, il avait fini par en arriver à Louis XV, et il exposait comme quoi une de ses ancêtres avait été à la cour de Marie Leczinska. Tout à coup un personnage au visage jovial lui coupa la parole :

—Monsieur, s'écria ce dernier, j'ai mieux que que cela à vous servir ; votre grand-mère s'asseyait devant la reine ? eh bien ! quand mon grand-père à moi entra dans le cabinet du roi. Sa Majesté quittait son trône, et pendant plus d'une minute, elle restait profondément inclinée devant mon aïeul !

L'autre resta abasourdi ; il ignorait que le grand père en question avait été de la garde-robe de Louis XVI.

UNE OFFRE LIBERALE

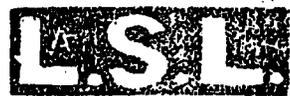
La « Voltaic Belt Co. » de Marshal Mich. offre d'envoyer ses célèbres ceintures voltaïques et ses applications électriques, pour un essai de 30 jours, à tout homme affligé de débilité nerveuse, perte de vitalité ou de virilité, etc. Des circulaires illustrées donnant tous les détails sont envoyées sous enveloppes cachetées, port payé. Ecrivez leur de suite.

CONSOMPTION — J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'envoierai deux bouteilles gratuitement avec un traité de valeur sur la maladie, à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express.

Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.

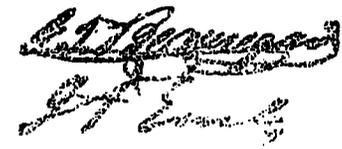
JE GUERIS LES CONVULSIONS ! Lors que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'elles reparaisent après. J'ai fait de nos maladies, attaques épileptiques ou hémiparésie, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Parce que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est par une raison pour que vous ne soyez pas guéri maintenant. Demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infailible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous écrire. Adresser au Dr F. H. G. Root, Succursale, 37, rue Yonge, Toronto.

PRIX CAPITAL \$75,000 Billets \$5 seulement, parties en proportion.



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.



Commissioners.

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, certifions tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos bureaux.

J. H. OGLESBY, Pres. Louisiana National Bank J. W. KILBERTH, Pres. State National Bank A. BALDWIN, Pres. New-Orleans National Bank

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$650,000. Par un vote populaire écrasant, son privilège devint partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D., 1870.

La seule loterie votée et autorisée par le peuple d'aucun Etat. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

Les grands tirages simples ont lieu mensuellement, et les tirages extraordinaires ont lieu régulièrement tous les trimestres au lieu de tous les semestres, comme auparavant, commençant en mars 1866.

OCASION SPLENDIDE DE GAGNER UNE FORTUNE. ONZIEME GRAND TIRAGE, CLASSE 11, DANS L'APOA DEMIE DE MUSIQUE, A LA NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, LE 9 NOVEMBRE 1886, 196ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$75,000

100,000 BILLETS à cinq piastres chaque. Fraction en cinquèmes en proportion

LISTE DES PRIX

Table with 3 columns: Quantity, Description, and Price. Includes 1st Prize Capital (\$75,000), 2nd Prize (\$10,000), 3rd Prize (\$5,000), 4th Prize (\$2,000), 5th Prize (\$1,000), 6th Prize (\$500), 7th Prize (\$200), 8th Prize (\$100), 9th Prize (\$50), 10th Prize (\$25).

PRIX APPROXIMATIFS

Table with 3 columns: Quantity, Description, and Price. Includes 9th Prize of Approximation (\$750), 8th Prize (\$500), 7th Prize (\$250).

1807 prix s'élevant à \$265,500

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez librement, donnant votre adresse au long. MANDATS DE PAYS, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La ou à M. A. DAUPHIN, Washington D. C

Faites les mandats de poste payables et adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La



DESSINATEUR — ET — GRAVEUR SUR BOIS (Edifice de LA PATRIE)

35, rue ST-GABRIEL, 35 MONTREAL,

AVIS AUX MERES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de « Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants. » Son efficacité est sans égale, et votre petit masse sera soulagé immédiatement. Ayez confiance, ô mères, ce remède est infailible. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général. « Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants » est agréé au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales par les femmes des Etats-Unis. — Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts. à touteille.